

parole et persuasion

Ils sont sous-jacents ou manifestes dans les mots qui résonnent en nous ou autour de nous. Émergeant d'un passé toujours indéfini, ils s'inscrivent avec d'autant plus d'insistance dans le présent. Ambivalents, ils le sont, en ce qu'ils inspirent dans le même temps des sentiments aussi contradictoires que la considération et le mépris, l'assouvissement et la privation. Qu'ils soient alors injures ou flatteries, les stéréotypes restent caractéristiques par l'ampleur et la force de leur emprise, laquelle échappe à toute limitation dans le temps et dans l'espace, à toute réduction que tenterait de lui infliger le simple bon sens ou même la loi.

En effet, le stéréotype peut s'appréhender comme le produit d'une élaboration, construit à partir d'éléments irréels ou, au mieux, de traits caricaturaux, dont la finalité est de caractériser une communauté positivement ou négativement. Comme tel, et par le jeu de la réciprocité, il s'applique aussi bien à celui qui l'énonce qu'à celui, autre, qu'il est censé définir. Dans un cas comme dans l'autre, il se conçoit comme un outil de différenciation, c'est-à-dire, un moyen d'affirmer une identité collective : l'individu qui en fait usage se confond, en effet, avec son groupe d'appartenance au nom duquel il s'exprime à l'adresse d'un autre groupe.

Avant même de procéder à un essai d'analyse de ce phénomène, précisons-en l'acceptation courante moderne implicite tout au long de notre développement. Le stéréotype se définit alors comme un jugement de valeur partagé collectivement par ceux qui le produisent ou en sont les destinataires ; il procède de la mise en exergue, avec une volonté de grossissement évidente, d'un trait physique ou moral attribué massivement à soi-même ou à autrui (l'un et l'autre étant nécessairement des sujets collectifs), souvent au

mépris de la réalité statistique et, plus généralement encore, sans justification valable.

Quelles sont ses origines ? Comment survit-il en dépit des contretypes susceptibles d'émerger et, surtout, comment échappe-t-il à la vigilance présumée de la raison ?

stéréotype et identité collective

Le stéréotype opère donc toujours, à un niveau donné de la réalité des sujets en présence, dans le sens d'une caractérisation et d'une singularisation ; procédant d'un arbitraire, il sert à instaurer des oppositions perçues comme réelles entre communautés engagées dans un système de rapports (voisinage compétition, domination). En cela, et dans une certaine mesure seulement, le processus conduisant à la production du stéréotype et la démarche aboutissant à la proclamation de l'identité collective sont choses comparables, et la comparaison peut encore s'étendre à d'autres points. En premier lieu, en effet, le stéréotype aussi bien que l'identité, pour être énoncé ou proclamée, n'ont nul besoin d'un fondement objectif préalablement établi ; c'est sans doute pourquoi l'un et l'autre se révèlent aussi aptes à résister au temps et aux événements : la réputation qui est faite à la femme subsiste malgré sa plus grande participation à l'activité sociale générale, et celle dont les catégories sociales ou les groupes ethniques défavorisés ont porté le fardeau du fait même de leur pauvreté continue à peser sur eux en dépit de la démocratisation des institutions ou de l'accession à la souveraineté politique intervenue depuis. Une fois construit, établi, le stéréotype jouit ainsi d'une autonomie quasi-totale par

rapport à la durée qui ne parvient pas à l'altérer, par rapport aux événements nouveaux qui ne parviennent pas à démentir **sa vérité**. Et pourtant, c'est à la dimension temporelle que le stéréotype aussi bien que l'identité collective doivent leur caractère d'énoncé complet, d'affirmation sûre, d'un **prédicat**; leur production se comprend, en effet, comme l'aboutissement d'un processus dont le point de départ se situe dans un passé toujours plus lointain, selon les besoins d'une cause exigeant une antériorité d'autant plus affirmée qu'elle reste marquée par l'indétermination. Ainsi, invoquer des ancêtres réels ou fictifs, dont on entend prolonger la pensée et la pratique, revient souvent à revendiquer une identité collective; de même, énoncer le caractère type d'une communauté revient à dire et à laisser croire qu'elle a **toujours** été ainsi marquée. La référence au passé — a un passé indéfini — apparaît alors comme le mode de légitimation le plus efficace propre aux deux phénomènes: sans permettre d'en fixer les origines, ce recours au passé est néanmoins ce qui garantit la **vérité** de l'énonciation.

Un autre point commun à l'identité collective et au stéréotype est leur fonction distinctive. Nous n'avons pas besoin de nous attarder sur ce point. Or, ce point de vue fonctionnel conduit à envisager maintenant, de manière aussi brève, leurs différences.

En effet, l'identité ne s'applique à un sujet collectif que si celui-ci est envisagé comme un tout spécifique, et elle implique l'autre comme entité comparable, mais distincte et différente. En cela, son objet constitue en quelque sorte le donné initial global, intégré, synthétique, nullement convertible en son propre contraire ni échangeable en partie ou en totalité.

Au contraire, le stéréotype se construit généralement sur l'un des éléments constitutifs du sujet tributaire d'une identité; celui-ci est alors perçu d'un point de vue analytique, comme objet fragmenté dont les composantes de type physique ou moral, sont isolément soumises à des appréciations normatives, en vue, chaque fois, d'une caractérisation globale de l'objet.

Par ailleurs, il apparaît que, entre l'identité collective et l'identité propre à un sujet singulier, il n'y a qu'une différence de degré et non de nature. Si bien que ces deux formes de l'identité se confondent parfois: tantôt c'est le membre de la collectivité qui se croit investi de la somme des caractères typiques de celle-ci, de la même manière qu'un symbole quelconque est chargé de la représentativité d'une communauté; tantôt, c'est cette dernière qui s'identifie au personnage de son ancêtre. Il existe ainsi un rapport de

réciprocité entre le collectif et le singulier qu'on n'observe pas à propos du stéréotype qui ne met en scène que des sujets collectifs dont l'un des traits est surestimé positivement ou négativement. Et, s'agissant précisément d'une évaluation qualitative le plus souvent subjective, le même stéréotype peut servir à définir, en même temps, plusieurs communautés de même type ou plusieurs types de communauté: c'est ainsi que l'irrationalité, par exemple, se trouve être le lot commun aux femmes, aux jeunes enfants, à certains malades mentaux et aux « primitifs »; les uns et les autres sont en position de dépendance, bien que relevant de catégories différentes. Cela suppose évidemment que le locuteur se distingue de ceux-là mêmes qu'il désigne et s'associe à un groupe identifié en termes radicalement inversés. Autrement dit, l'émetteur et le destinataire du stéréotype s'inscrivent toujours dans des catégories opposées au sein des principaux champs de la compétition, à savoir, la catégorie sexuelle, le groupe ethnique, l'espace national et la classe sociale.

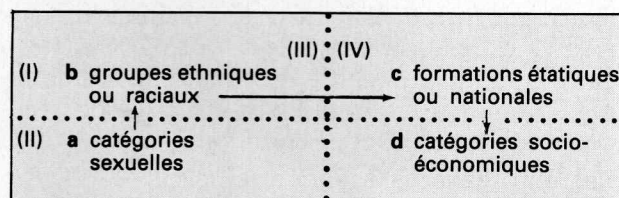


Fig. 2.

A ce niveau de l'analyse, et en dépit du caractère sommaire de celle-ci, on peut observer que, si l'affirmation de l'identité collective, souvent suscitée par une crise, s'appréhende comme un appel à la cohésion et à la solidarité, le stéréotype se donne, quant à lui, comme l'un des moyens de sauvegarder l'unité constitutive et substantielle escomptée ou déjà réalisée contre la menace que représente la périphérie habitée d'**étrangers**. La recherche ou l'affirmation d'une identité collective sont génératrices de stéréotypes, alors conçus comme organes protecteurs, à l'instar du corps biologique attenté qui secrète des anticorps dans le but de préserver son intégrité et sa propre survie.

les modes d'énonciation

Les aspects du stéréotype ainsi dégagés déterminent les niveaux d'observation qui s'offrent à l'analyse; il s'agit, en effet:

- du mode d'expression des messages (qui sont parfois proférés et non formulés),
- de leur sens apparent donné par leur contenu littéral et qui est positif ou négatif,
- de leur signification réelle et latente, indé-

pendante du sens affiché et qui prévaut en toute circonstance.

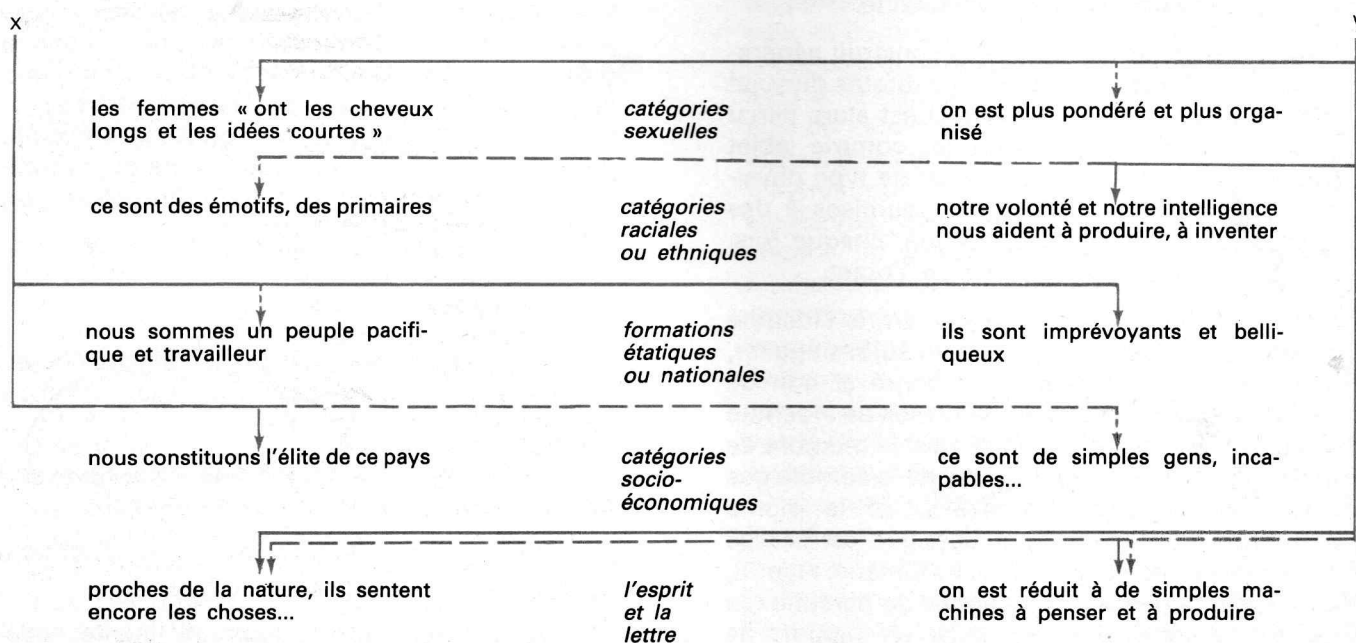
(formulés)	←	les stéréotypes	→	(non formulés)
(±)	←	sens des messages proférés ou implicites	→	(±)
(+) = (-)	←	signification réelle des messages	→	(-) = (+)

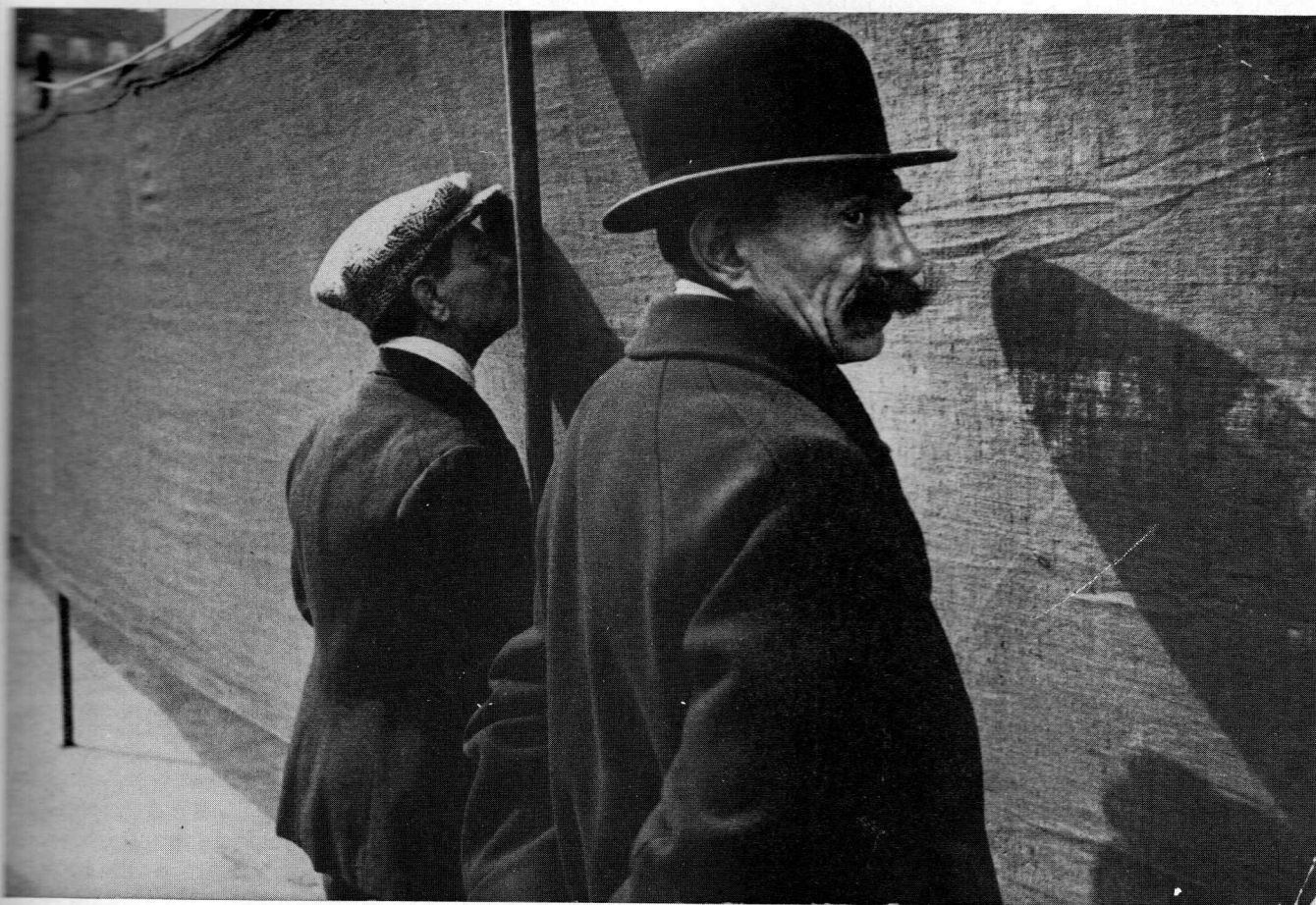
En effet, tout stéréotype formulé implique son opposé non proféré; en d'autres termes, la formulation d'un stéréotype entraîne la production de deux messages contradictoires à plusieurs égards, destinés, l'un à l'émetteur lui-même et, l'autre, au destinataire désigné. Cette opposition se manifeste, en premier lieu au niveau du contenu même des messages : à entendre dire que les Écossais ou les Auvergnats sont avares ou par trop économes, on entend également que le locuteur, extérieur à ces deux communautés, définit celle à laquelle il appartient comme hospitalière et généreuse. En second lieu, et au plan de l'expression, l'un des messages est proféré, alors que l'autre reste sous-entendu : il suffit d'évoquer la prédominance émotive chez les « primitifs » pour rappeler (sans le dire) la primauté donnée à la pensée rationnelle chez les non-« primitifs ». Enfin, les rapports de l'explicite à l'implicite se saisissent au double niveau de l'apparence (sens littéral de l'énoncé) et de l'intention (signification réelle donnée par évaluation normative de l'énoncé); ces rapports renvoient à l'étude des modes de manipulation de la langue : on observe ainsi fréquemment que, lorsqu'un message implicite, destiné au locuteur lui-même, est

donné dans une forme négative, sa signification réelle n'en est pas moins positive, et la rectification opérée par l'esprit transforme le message en question en un attribut plutôt avantageux pour le locuteur. Un fait simple permet d'illustrer ce phénomène : on affecte souvent l'élégance de désigner positivement le « primitif » dans sa proximité avec la nature, avec ses sens particulièrement éveillés et les vertus dont il demeure pourvu, alors que l'on déplore la condition misérable de « l'homme civilisé » désormais réduit à une simple machine à penser et à produire; cependant, comme par ailleurs la pensée raisonnante et productive est la marque d'une supériorité (dans le fil de la représentation courante que l'on a de l'évolution de l'animal humain), il en résulte que c'est encore préférable (parce que plus honorable) d'être un « civilisé » qu'un « primitif ».

les origines et les enjeux

D'une manière générale, les lieux de production et de circulation des stéréotypes correspondent aux grandes divisions qui départagent l'humanité : ensembles ethniques ou raciaux, formations étatiques ou nationales, classes sociales ou catégories socio-économiques, enfin, catégories sexuelles : ce sont ces quatre domaines que nous avons inscrits dans la fig. 2 en **a**, **b**, **c**, **d**. Dans ce tableau, les colonnes verticales III et IV opposent des phénomènes naturels (**a** : sexe, **b** : race) à des productions historiques, c'est-à-dire culturelles (**c** : nation, **d** : classe sociale); en revanche, les colonnes horizontales I et II révèlent la différence de niveaux entre les données naturelles et les élaborations culturelles. En effet, bien que les peuples et les États





Parole et persuasion...

s'érigent la plupart du temps à l'intérieur d'un ensemble ethnique ou racial, on observe que cette harmonie d'origine est rompue depuis longtemps autant par les petites migrations internes que par les déplacements massifs des populations; la nation a pour vocation de transcender les entités ethniques qui en constituent la substance synthétique immatérielle, incorporelle; par ailleurs, de nos jours, la majorité des peuples sont multiraciaux (Amérique, Afrique du Sud) ou de races associées (métis et mulâtres). On ne saurait cependant prétendre que le phénomène étatique ou national, tel qu'il se présente aujourd'hui à l'observation, dissipe de moindre façon la conscience de race; bien au contraire, c'est l'effet inverse qui se manifeste, et nous en avons des exemples aux États-Unis, dans les Caraïbes et en Europe, où les originaires d'Afrique ou d'Asie restent marqués à l'intérieur même de l'État-nation dont ils sont des ressortissants. Dans ces conditions, le stéréotype se construit tout autant dans le domaine des rapports entre nations que dans les distinctions opérées entre « races » : de même que le nationalisme peut ignorer la composition ethnique ou raciale des peuples, il peut, au contraire, en tenir grand compte pour se constituer ou, simplement, pour se perpétuer. On observe par ailleurs que des

stéréotypes construits sur des objets distincts, convergent quant au sens de leur finalité : les grandes races, disait-on, font de grandes nations !

Les rapports existant entre les deux domaines de la colonne horizontale II (catégories sexuelles et socio-économiques) sont d'un type tout différent : leur mise à niveau égal correspond uniquement à leur ordre de grandeur, relativement aux autres domaines : telle catégorie sexuelle ne peut être réduite à une catégorie sociale ou économique et, inversement, de catégorie socio-économique sélective ne comprenant les membres d'une catégorie sexuelle; dans le cas contraire, il faudrait pouvoir affirmer que c'est le niveau social qui fait le sexe, ce qui semble plus difficile que d'observer la présence ou la dominance d'un sexe dans telle catégorie socio-économique.

Si l'on considère maintenant l'ensemble de ces domaines, **a, b, c, d**, on observe que seule la ligne de partage des sexes est irréductible et radicale. En effet, la remise en question permanente de la notion de « races humaines » est due, non seulement au fait qu'il est scientifiquement malaisé de la fonder, mais aussi à l'observation immédiate qui permet de repérer des « races

intermédiaires » issues de la combinaison de plusieurs autres. Par ailleurs, les nations et les peuples naissent de l'histoire au cours de laquelle les uns et les autres se transforment et, parfois même, disparaissent. Enfin, les catégories socio-économiques peuvent être constituées de sous-groupes à base ethnique ou raciale, associant l'un et l'autre des sexes. Seul le partage des catégories sexuelles échappe à toute manipulation : il n'y a que des mâles **ou** des femelles, et même si leur intermutabilité est concevable et possible, il n'y a pas lieu d'envisager l'androgynie comme catégorie constitutive des sociétés humaines.

De ce point de vue, on est appelé à considérer la ligne de partage des sexes comme la plus profonde, la plus fondamentale, ayant probablement inspiré les partitions internes aux autres domaines. Compte tenu de leur antériorité, leur inaptitude à la symbiose et l'antagonisme insurmontable qui sous-tend leurs rapports, il n'est point abusif de concevoir les catégories sexuelles comme les supports originels de l'identité collective et de penser que le stéréotype est né de la différence des sexes.

En effet, c'est souvent sur le modèle des échanges entre l'homme et la femme que les stéréotypes circulent entre partenaires des conflits interraciaux, internationaux ou intercatégoriels assimilés, à chaque circonstance à des personnages féminins ou masculins : à cet égard, il est intéressant de noter que nombre de stéréotypes relatifs à la femme sont également appliqués aux « races » dévalorisées, aux catégories sociales démunies ou défavorisées ; de deux peuples respectivement réputés pacifique et belliqueux, il en est un qui prend figure masculine...

parole et puissance

Il est sans doute inutile de préciser que l'homme et la femme ici en question sont davantage des **profils idéologiques** que des personnes physiques envisagées comme acteurs sociaux : le stéréotype puise plus souvent dans le désir ou dans l'imaginaire que dans la réalité donnée à l'observation. Le poids de l'idéologie constitue ainsi un facteur déterminant en ce qui concerne, notamment, l'impact de l'énoncé du stéréotype et l'ampleur de son réseau de circulation : en d'autres termes, dès lors que le stéréotype met en scène un locuteur, un destinataire du message et un partenaire-témoin, proche ou lointain, le rôle de ce dernier est essentiel dans la mesure où il partage ou non l'idée de la supériorité absolue d'une race, d'un sexe, d'un peuple sur l'autre ; dans la mesure où il s'accommode ou non de l'inégalité sociale dont la

justification, pour être irrécusable, se donne parfois comme une fatalité dans les mythes d'origine chez certains peuples. La situation présente, c'est-à-dire le contenu du stéréotype, n'est que la réitération d'un état de fait déjà ancien que l'histoire ne fait qu'alimenter tout au long de son déroulement. Si l'affirmation d'une identité collective exprime le besoin de se différencier, en général, le **but** de cette différenciation recherchée n'est pas neutre ; s'opérant la plupart du temps en termes qualitatifs, elle suscite irrésistiblement le désir d'instaurer une hiérarchie des éléments en présence : le stéréotype apparaît précisément comme un procédé de la hiérarchisation. Les normes de classement sont nombreuses et variées ; celle qui semble prévaloir de nos jours est la réussite qui se mesure, déterminant le niveau de l'intelligence ou de la force physique aussi bien que la puissance économique ou la performance technologique. Le détenteur de ces attributs, pris à leur plus haut niveau, entend, non seulement affirmer sa singularité, mais, davantage encore, refouler son partenaire dans une position qui ne fait que confirmer et garantir sa prééminence. Cette entreprise de reclassement est conduite, la plupart du temps, à l'aide de stéréotypes qu'il a seul les moyens de diffuser le plus largement et le plus durablement possible. On a affaire ici à des énoncés forts, à des stéréotypes ayant pour effet de dénaturer l'autre, produits par les puissances qui ordonnent le monde et la vie des peuples : le fait est que l'on ignore la plupart du temps les stéréotypes proprement négatifs que les Nègres d'Afrique ou les Indiens d'Amérique ont pu forger à l'encontre des Blancs d'Europe ou d'ailleurs : peuples sociologiquement faibles, leur voix ne porte guère...

L'efficacité de ces énoncés forts est telle que ces derniers atteignent parfois leur but de manière inattendue ; la parole proférée ou tue s'impose si fortement au sujet visé qu'elle suscite son auto-identification au personnage qu'on lui prête : ainsi, par exemple, le XIX^e siècle européen établit que le Nègre est irrationnel et inapte à un certain degré d'abstraction ; quelques décennies plus tard, après que cette parole ait parcouru le monde, confortée au détour par une certaine science, des Africains en sont arrivés à percevoir en eux-mêmes la marque d'une disgrâce divine et, une fois l'aveu fait, l'Afrique dans son ensemble pouvait (parce qu'elle le devait) céder à la dépersonnalisation et s'intégrer dans l'ordre rationnel occidental dans lequel son **retard** (conséquence de son handicap présumé) est amplement attesté.

Le stéréotype circulant entre partenaires de niveau égal ne change en rien quant à sa forme et



son contenu, mais s'assimile à un jeu verbal auquel les partenaires se soumettent volontiers; l'on peut même penser que, dans ces conditions, le stéréotype devient un véritable signe de reconnaissance, une complicité unissant des groupes participant d'un même idéal, d'un même ensemble de valeurs, d'une même civilisation : en dépit des guerres passées, le fossé n'est pas définitif, qui sépare les Belges des Français...

Il conviendrait de souligner également les affinités existant entre le stéréotype et la rumeur, dans certains cas, le premier engendrant d'ailleurs la seconde. Mais nous en noterons plutôt quelques différences afin de mieux cerner le phénomène qui nous occupe plus principalement. Contrairement à la rumeur dont le contenu est sans cesse modifié au fur et à mesure de son extension, le message stéréotypé reste invariable à travers la durée et la distance. En outre, bien que la rumeur, tout comme le stéréotype, fasse appel à la disponibilité du public, la première circule plus rapidement et connaît une mort aussi soudaine que l'a été sa naissance; par contre, le stéréotype prend la forme d'un savoir réservé, survit aux communautés auxquelles il s'applique, parce qu'il se transmet comme une **tradition** d'une génération à l'autre.

Il est sans doute possible de développer cette analyse en approfondissant, notamment, les questions relatives à la manière dont le stéréo-

type prend naissance, aux canaux qui assurent sa diffusion, aux conditions qui garantissent son efficacité, etc. : dans ce cas, il faudrait étudier plus particulièrement les rapports historiques entretenus par deux ou plusieurs groupes ethniques ou raciaux, des formations étatiques ou classes sociales données, et disposer d'un cadre expérimental qui permettrait de rendre compte, par exemple, du degré d'enracinement des images reçues.

L'historien des faits sociaux pourra, dans un domaine donné de son investigation, tenter de suivre le fil de la transmission des stéréotypes et parvenir à repérer les événements, la conjoncture sociale et politique qui aident à comprendre le message : la recherche, dans ce domaine, peut-elle s'aventurer plus loin, sans courir le risque inattendu qui consisterait à produire des occasions d'autres stéréotypes ? Mais il resterait à d'autres d'en étudier les énoncés rassemblés dans un corpus !

En guise de récapitulation, le stéréotype se conçoit comme un instrument de sauvegarde de l'identité collective mis à l'œuvre, au départ, dans le but de garantir la spécificité fondamentale et inaltérable d'une communauté sexuelle dans son rapport avec l'autre : parce que l'humain est condamné à n'être qu'homme ou femme, la seule attitude raisonnable qu'il puisse avoir à l'égard de soi-même consiste non seulement à se reconnaître, mais aussi à s'accepter comme tel **ou** telle deux genres qui, tour à tour, se valorisent ou dévalorisent au moyen des stéréotypes. Le champ de production de ces stéréotypes s'est ainsi étendu à d'autres domaines où les groupes humains apparaissent en fractions antagonistes. Expression d'un système de normes, le contenu du stéréotype, toujours binaire, est l'énoncé d'une qualité formulé et de son contraire non proféré. Il s'appréhende comme l'évaluation d'une communauté, d'une collectivité, d'un groupe, tant du point de vue de ses qualités morales ou intellectuelles que du point de vue de sa culture matérielle et spirituelle : en cela, la gamme de références normatives est quasi la même partout, depuis la catégorie des parents et celle des enfants à l'intérieur de la cellule familiale, jusqu'aux formations nationales les plus importantes, en passant pas les communautés tribales et les classes sociales.

Le stéréotype répond ainsi à la double exigence nécessairement ressentie par tout sujet collectif de s'assumer dans sa singularité, son intégrité et sa spécificité, et de se perpétuer : de ce point de vue, même issu de l'imaginaire, le stéréotype devient, au fil du temps, une réalité douée d'une certaine matérialité.

Manga Bekombo